



ENRIQUE VILA-MATAS la biographie d'un style

Enrique Vila-Matas, *Montevideo*
Traduit de l'espagnol par André Gabastou
Actes Sud, 272 p., 22,50 euros

Dans son dernier livre, *Montevideo*, Enrique Vila-Matas nous conduit de Paris à Bogotá, en passant par Cascais, en quête d'un mystère qui n'existe peut-être pas. Un roman virtuose dans lequel la fiction a toujours un temps d'avance sur le réel.

■ Depuis son ouvrage peut-être le plus connu, *Bartleby et Compagnie*, que le narrateur du dernier roman d'Enrique Vila-Matas rebaptise non sans humour *Virtuose de la suspension*, l'écrivain barcelonais s'intéresse à cette part maudite de la littérature qui n'a pas été ou, à l'image de l'anti-héros de Melville, préférerait tout bonnement ne pas être. Livres inachevés, empêchés, inachevables; faute sans doute de croire en quelque salut que ce soit. Ainsi débute *Montevideo* par les souvenirs d'un narrateur ayant hanté dans les années 1970 la capitale française en quête d'une inspiration qui ne venait pas: «[...] le Paris des marginaux, le Paris des exilés antifranquistes avec leur réseau de vente de drogue bien rodé, le Paris des vaincus, le Paris du grand vertige social» lui fait alors embrasser la carrière d'une vulgaire trafiquant de drogue, en lieu et place d'une carrière littéraire sans doute bien fantasmagique. Pour autant, il distingue d'entrée de jeu «cinq tendances» de la littérature qui témoignent d'une connaissance intime des impasses et des apories qui cernent toute expérience littéraire: «1) Celle de ceux qui n'ont rien à raconter./ 2) Celle de ceux qui délibérément ne racontent rien./ 3) Celle de ceux qui ne racontent pas tout./ 4) Celle de ceux qui attendent que Dieu raconte, un jour, tout, y compris pourquoi il est si imparfait./ 5) Celle de ceux qui se sont pliés au pouvoir de la technologie qui apparemment transcrit et enregistre tout, et, par conséquent, rend dispensable le métier d'écrivain.» Toute ressemblance avec quelque *rentrée littéraire* que ce soit restant fortuite! Envisagée comme «une tentative de "biographie de [son] style"», le livre égrène des souvenirs de voyages, de rencontres, de conférences inutiles, et s'évertue à révéler les pouvoirs toujours vertigineux de l'imaginaire romanesque. Au passage, le narrateur égratigne pour notre plus grand plaisir le genre déjà galvaudé de l'autofiction qui, précise-t-il, «n'existe pas parce que tout est autofictionnel puisque tout ce qui s'écrit vient toujours de soi, même la Bible est de l'autofiction, parce qu'elle commence par quelqu'un qui a créé quelque chose».



ÉPANACHEMENT DU SONGE

Le récit trouve sa vitesse de croisière en avançant par un processus métonymique bien rodé de contiguïtés qui mène le narrateur d'une chambre d'hôtel portugaise dans la ville de Cascais, où il séjourne à côté d'un Jean-Pierre Léaud hilare, à celle d'un hôtel de Montevideo – la chambre 205 de l'hôtel Cervantes –, qui est au centre d'une nouvelle de Julio Cortázar, *la Porte condamnée*. «Il y avait des années que je désirais mettre les pieds sur le territoire de cette nouvelle fictive, voir l'armoire, la porte qui était derrière, la pour moi mythique porte condamnée, essayer de vérifier ce qui se passait quand on entrait dans un espace fictif qui existait, en même temps, dans le monde réel qui ne serait rien sans un monde fictif, et l'inverse, et ainsi de suite à l'infini.»

Ce voyage «au lieu exact du fantastique, peut-être le lieu exact de l'étrangeté» transforme la narration en une sorte d'épanchement du songe ou du cauchemar dans la vie réelle, pour paraphraser Gérard de Nerval, dans lequel affluent les souvenirs de l'enfance, les réminiscences de lecture – la figure de Borges pour lequel le nom de Montevideo «s'entend comme un vers» côtoie celles de Laurence Sterne, de Lautréamont, d'Idea Vilariño, ou celle de Herrera Y Reissig –, et les interrogations les plus déconcertantes.

Le narrateur se souvient, dans les dernières pages du livre, d'une réponse que lui faisait sa mère à la question de savoir «pourquoi le monde était étrange, si étrange»: «Le grand

mystère de l'univers était qu'il y eût un mystère de l'univers», justement! Vila-Matas s'y entend comme personne pour tenir tout du long une narration paradoxale dans laquelle les actions semblent s'effacer au fur et à mesure de leur progression, comme si le mensonge de la fiction n'était que l'autre nom du mensonge que chaque existence est à elle-même. Existences soumises aux principes de «fluidité» et de «perméabilité» qui selon l'archéologue du Paléolithique Jean-Michel Geneste, lequel apparaît dans le documentaire de Werner Herzog sur la grotte Chauvet dont se souvient le narrateur, sous-entendent que «les catégories dont nous faisons usage – femme, homme, cheval, arbre, porte – peuvent changer, se modifier» et «qu'il n'y a pour ainsi dire pas de barrières dans le monde des esprits.»

De Montevideo à Bogotá, en passant par Reykjavik, Barcelone et Paris, se poursuit, non un rêve, mais la quête d'une image manquante qui prend, dans ce roman aux multiples portes d'entrée, la forme d'une araignée inquiétante – l'univers de Kafka n'est jamais loin chez Vila-Matas –, tissant ses fils au-dessus d'une étrange valise rouge qui n'existe peut-être que dans l'inconscient narratif. Vertige d'une écriture plus baroque que jamais dont le secret n'aura été que d'arriver à faire respirer le vide dont chaque vie est faite. Magistral! ■

Olivier Rachet

Enrique Vila-Matas. (Ph. Manuel Outumuro)